

[jusqu'au] 23 / 06 / 2012
La Traverse, Marseille
Manuela Marques, Aparté

Les portraits, de dos

La traverse expose les photographies de Manuela Marques sous le nom bien choisi d' *Aparté*. Il y a en effet comme un sentiment de parole inaudible, de parole soupçonnée, dans les images de Manuela Marques, et, surtout, dans ses portraits. Le sujet ne parle pas au regardeur, car l'image contient et retient la parole : face à ces photographies, nous sommes témoins du repli d'une parole à l'intérieur du plan de l'image.

Aparté renvoie à ce sentiment d'exclusion propre aux portraits de Manuela Marques : le sujet parle de lui, mais pas à nous. Aparté, ce titre nous attire dans le monde de la parole, dans la métaphore du silence, qui s'applique si bien et si intuitivement à ces photographies. Et c'est pour cela que ces portraits sont éminemment réussis, car ils imposent cette évidence : une œuvre donne à voir avant de donner à parler. Alors cela fait du bien de voir une artiste qui fait confiance à l'œil, quand le monde de l'art fait aujourd'hui la part belle aux œuvres-récits, aux rébus, lorsque artiste et public, incapables de voir, se réfugient d'un commun accord dans le jeu d'idées.

Le portrait d'une femme de trois quart et de dos, le couteau de cantine appuyé sur la nuque, donne à l'œil autant qu'il prend à la parole. La femme fuit l'image, il ne reste qu'une joue trop longue, trop grande, car la photographie cache ce qui fait et anime un visage : la bouche, le nez, les yeux, à peine discerne-t-on les cils, comme pour nous montrer ce qui nous est caché. Marques échappe au piège du signe : ce couteau pourrait être symbol, ainsi projeté au centre de l'image. Mais non, le couteau fait sens avec le reste, il ne se dissocie pas comme un signe mais s'associe au portrait. Couteau sur la nuque, cela ne veut rien dire, et c'est tant mieux.

Pour Christiane Vollaire, dans son très beau texte sur le travail de Manuela Marques, ses photographies « ne nous montrent rien d'autre que l'évidence de ce qu'on ne voit pas, c'est-à-dire le vide qui est au cœur de l'image, l'absence dont elle porte la trace. » La phrase est belle, mais elle pourrait nous induire en erreur. Car on voit tout, et ce n'est pas un vide de regard qui est cœur de l'image, c'est la mise en défaut de la parole. C'est au contraire toute la puissance du regard qui est mise en avant par la qualité de la photo : nous voyons du sens qui échappe à la parole. Ce qui se voit, ici, ne peut pas se dire.

Ce travail d'évidemment, de mise en défaut du signe, de rejet de la parole, est magistrale dans la femme à la casquette argentée :

la tête baissée, nous ne voyons d'elle que le dessus de cette casquette, et ses épaules. Le corps est décentré, derrière elle, une porte fermée. Ici, la photographie montre tout sauf la femme, mais c'est elle qui est vue. Les couleurs sont sales, même les strass argentés semblent crasseux dans leur brillance. Le corps, déplacé dans le coin de

l'image, nous laisse voir la porte qui renferme notre regard : il n'y a rien derrière l'image, pas de sortie, pas de sucursale, tout est dans le plan de la photographie. Y compris l'aparté : la parole est contenue, repliée, et nous, nous regardons le silence - et il y a tant à y voir.

A.M.